

On nous a parfois reproché de ne publier que des auteurs morts, dans notre Capharnaüm. C'est vrai. Mais sachez que ces reproches les laissent froids et peut-être, finalement, nous aussi.

Et puis ils ont de l'humour nos écrivains d'antan dans ce troisième numéro, un tantinet macabre parfois, un peu grinçant souvent. Peut-être parce que se tenir les côtes reste un de leurs derniers plaisirs.

CAPHARNAÛM

ÉTÉ 2012

NUMÉRO 3

Jean Forton (1930-1982)	<i>La souris</i>	9
Nadar (1820-1910)	<i>Histoire d'hier</i>	19
	<i>La mort du pauvre homme</i>	23
	<i>La dernière lettre</i>	25
Jean-Pierre Enard (1943-1987)	<i>Les seins de la famille</i>	33
Romain Coolus (1868-1952)	<i>Épisodes posthumes</i>	41
Roger Rudigoz (1922-1996)	<i>Les déplorables aventures de Régor Zogidur</i>	51
André Baillon (1875-1932)	<i>Attitude</i>	65
André Vers (1924-2002)	<i>Les voies du Seigneur sont impénétrables</i>	73
Jean-Pierre Martinet (1944-1993)	<i>Trois lettres retrouvées</i>	79
Jossot (1866-1951)	Illustrations: <i>Les Refroidis</i>	

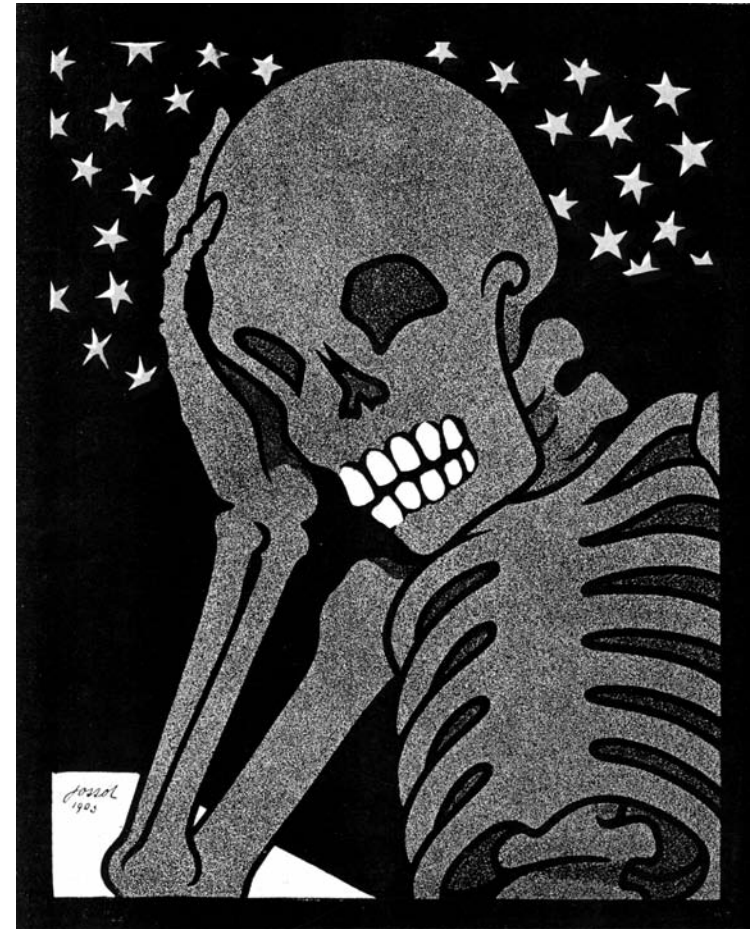
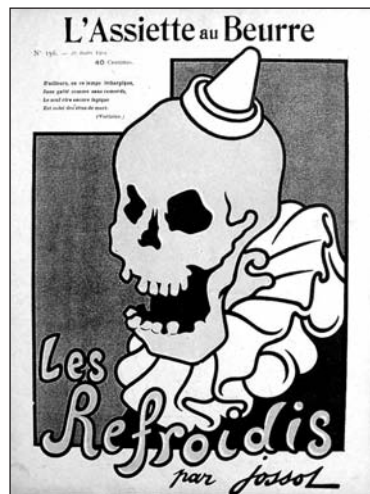
CAPHARNAÛM

est une publication des
ÉDITIONS FINITUDE

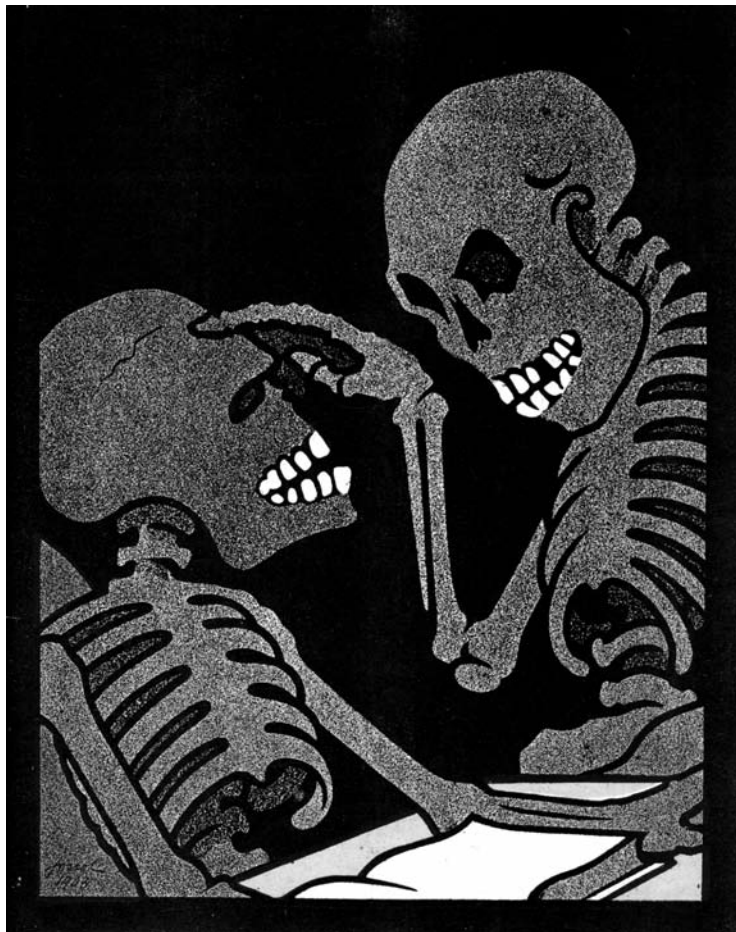
21, rue Laharpe
33110 Le Bouscat

Catalogue complet sur: www.finitude.fr

Les joyeux Refroidis qui égayent ce troisième numéro de Capharnaüm ont été dessinés par le génial Jossot pour le numéro 156 de l'Assiette au Beurre (mars 1904).



– Quel silence!... Si j'avais encore des oreilles, j'entendrais ma pensée...



- *Tu as une fêlure au cerveau.*
- *Tant mieux: ça donnera de la fraîcheur à mes idées.*

JEAN FORTON

La souris



La souris est une nouvelle inédite. Elle était restée cachée dans ce gros manuscrit de nouvelles dans lequel nous avons déjà puisé la matière de deux recueils : Pour passer le temps (2002) et Jours de chaleur (2003).

IL était avant-guerre un petit employé nommé Martin qui avait le plus grand mal à se faire vivre. Ses capacités professionnelles étaient fort médiocres et la Maison qui l'employait végétait. Un collègue charitable lui conseilla de prendre femme, alléguant que le mariage diminuerait ses charges de moitié. Tôt convaincu, Martin courtisa une demoiselle Artémise, dactylo, qui connaissait elle aussi des fins de mois difficiles.

Le jeune couple s'installa dans un deux-pièces repeint de neuf agrémenté d'une terrasse qui surplombait la voie du chemin de fer. Le soir, après la vaisselle, Martin s'asseyait sur cette terrasse et regardait passer les trains. Un calme bonheur le pénétrait. Les conseils de son collègue s'étaient révélés

judicieux, le loyer partagé ainsi que les notes de gaz équilibrant enfin un budget jusque-là chancelant.

Hélas cet heureux temps n'eut qu'un temps. Artémise fut prise d'un mal mystérieux, une sorte de langueur rebelle à toute médecine et qui à la longue la contraignit à quitter son travail. Alors ce ne fut point la gêne, mais la misère, misère d'autant plus grave que la langueur d'Artémise avait ceci de particulier qu'au lieu d'ôter à la jeune femme son appétit, elle le décuplait au contraire.

Dévorant du matin au soir, elle devint très vite obèse, ne se leva plus, ne se lava plus, et son humeur changea, de gaie elle se fit maussade, puis acariâtre, puis franchement détestable. Elle prit Martin en haine. Le malheureux courbait un peu plus les épaules qu'il avait voûtées de nature et se désespérait. Mais jamais il ne se plaignait à voix haute. Il avait sa fierté.

Vint la guerre, que Martin ne fit pas. Vinrent aussi les Allemands, et avec eux les privations de toutes sortes. Chez les Martin le tragique entra à petits pas et se fit quotidien. Artémise refusait de modérer son formidable appétit. Elle allait d'ailleurs un peu mieux et pouvait maintenant se lever, ce qui lui permettait de tabasser Martin lorsqu'il revenait les mains vides. Terrorisé, le pauvre homme n'osait rentrer chez lui qu'il n'eut dans son cabas quelque chou-rave ou un cent de châtaignes. Et pour nourrir son énorme épouse, il devint rusé, malhonnête. Il volait dans les potagers avoisinants, troquait sa décade de tabac et chapardait

des timbres-poste à son chef de bureau qu'il échangeait contre quelque denrée alimentaire. Il devint même adultère et fut l'amant de la boulangère dont il espérait beaucoup. Mais ses talents amoureux furent sans doute peu appréciés, car au lieu des pains blonds escomptés il n'obtint qu'un sac de farine.

Cette déconvenue ne l'accabla qu'un court moment. Rentré chez lui, il construisit sur son bout de terrasse une sorte de four à l'aide de briques qu'il avait dérobées dans un chantier. Après quoi il pétrit de son mieux une galette ronde qu'il mit aussitôt à cuire. La pâte boursoufla, dora, brûla un peu, mais refusa de lever. Il avait oublié le levain. Qu'importe. Artémise s'en rassasia, elle eut même un grognement qu'il interpréta comme un remerciement. Incroyant, Martin loua le Seigneur. Grâce vous soient rendues, Mon Dieu, qui m'avez donné des forces viriles et faites qu'à l'avenir je sois à la hauteur, lorsque ce sac sera vide.

*

Au premier janvier, une tante rustique lui fit parvenir un morceau de lard. Au moment où il ouvrit le paquet, Artémise somnolait, ce qui le laissa tout songeur. Il s'était cru détaché des biens de ce monde et vivait de rien, et voici que ce morceau de lard réveillait ses sens atrophiés, il en salivait, le malheureux, saisi d'une fringale qu'il avait espérée à jamais vaincue. Artémise dormait. Elle n'était pas au courant. Il pouvait cacher son trésor dans le placard à balais et s'en faire du bien en catimini, elle ne se douterait de rien.

La tentation était grande. Mais Martin était de cœur pitoyable. La pauvre grosse malgré tout l'attendrissait, avec son estomac tellement avide. Il partagea en deux le morceau de lard, un gros morceau pour Artémise et un petit pour lui qu'il enveloppa dans un papier propre et cacha sous la boîte à cirage.

*

Dès lors il devint gourmand. Tout le jour il ne pensait qu'à ce moment radieux, lorsque rentré chez lui il allumerait son four et mettrait ses galettes à cuire. Car il en cuisait deux, maintenant, l'une pour Artémise, énorme et ventrue, et l'autre toute modeste qu'il se réservait, la dégustant avec une fine tranche de lard à peine roussie à la plaque du four. Qu'elle était succulente, cette galette! Et bien levée maintenant qu'il n'omettait plus d'ajouter le levain à la pâte, salée à point, avec ce goût de froment qui évoquait l'avant-guerre et se mêlait subtilement à la saveur onctueuse du lard! Ce lard, il n'en usait d'ailleurs qu'avec parcimonie. Le morceau certes était de poids, large comme une main, mais il ne durerait pas toujours et Martin le découpait presque en tremblant, une tranche menue, translucide, une tranche d'avare qui voit son trésor fondre.

*

Or ce trésor, un jour une souris le découvrit. Avec horreur, Martin reconnut la caractéristique trace des petites dents qui avaient creusé, au cœur du beau gras blanc, une cavité

de la grosseur d'une noix. Le tort n'était pas considérable, mais désormais il allait falloir se montrer vigilant. Martin enferma son bien dans une boîte en fer blanc et s'estima quitte. Mais le lendemain une moisissure bleuâtre recouvrait le lard privé d'air. Alors Martin enfouit ce qu'il put sauver dans un petit sac qu'il suspendit à une étagère du placard. Durant deux ou trois jours, il ne se passa rien, et Martin commençait à se féliciter de sa ruse, lorsque le quatrième jour il trouva la ficelle tranchée net, le sac à terre, éventré, et le morceau de lard de nouveau mis à mal. Sale bête! fit-il, et il mesura combien l'animal possédait de ressource. Sale bête! Puisqu'il en est ainsi j'aurai ta peau.

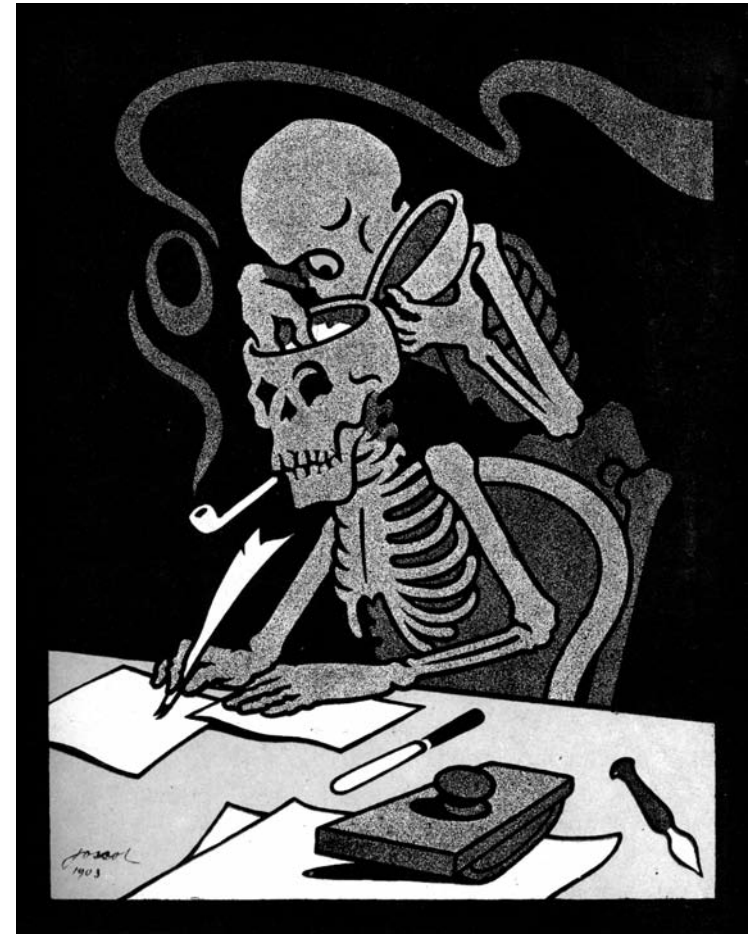
Martin remplaça la ficelle par un fil de fer et le sac de toile par du grillage à garde-manger. Mais que son lard fût désormais à l'abri ne lui suffisait pas. Il lui fallait se venger, il lui fallait la peau de cette souris. Arsenic, pièges, tapettes, tout fut mobilisé pour la mise à mort. Au moindre bruit le furieux bondissait, certain de détenir enfin sa vengeance. Hélas, la bestiole se méfiait. Elle refusait fromage et blé empoisonnés, déjouait chaque ruse. Les jours passaient et Martin en perdait la tête. Il n'avait plus goût à ses travaux de boulange et des migraines lui vinrent qui le mirent au bord du renvoi. Il ne dormait plus. Il passait ses nuits sur une chaise, guettant désespérément le plus petit trottement.

Un soir, enfin, alors qu'il n'espérait plus, il vit son ennemie se glisser le long d'une plinthe et pénétrer dans le placard. D'un bond il fut sur pied, armé d'une pelle à charbon. Le combat fut inégal. Dès qu'elle vit Martin, la souris, se sentant

perdue, se réfugia contre une bottine d'Artémise et attendit son destin. C'était une petite bête gracieuse, de tête jolie, avec un bon petit derrière dodu qui tremblait. En deux coups de pelle Martin l'occit.

Il la garda tout le lendemain enveloppée dans son mouchoir. De temps à autre, il l'examinait à la dérobée sous son bureau, puis vite la remettait dans sa poche. Sale bête. Jamais plus je n'aurai affaire à toi. Jamais. Il éprouvait une sensation proche de celle qu'il avait ressentie jadis après son Certificat d'Études, mélange de soulagement et de triomphe.

Le soir, tandis qu'il cuisait ses galettes, il dépouilla le petit cadavre avec des ciseaux à ongles, il le barda soigneusement, puis il le fit rôtir dans son four. Ensuite il le sala, le poivra et le mangea. Il y avait soixante-deux jours qu'il n'avait point goûté de chair fraîche. La saveur lui en sembla délectable.



– *As-tu du tabac ?*

– *Cherche dans mon cerveau : j'y fourre des tas de chose.*